

## DJANDJAN

Le 15 octobre 1894, à l'heure où l'on arrêta à Paris un capitaine inconnu, juif et alsacien du nom d'Alfred Dreyfus, et où, à six mille kilomètres de là, sœur Marie-Clotilde, des Sœurs de Notre-Dame de Namur poussait un strident « Jésus, Marie, Joseph ! » en découvrant un serpent ratier à ventre jaune (*Boiga blandingii*) dans la hutte de sa mission congolaise, à cette heure précise donc, un chromosome surnuméraire apparut sur la 21<sup>e</sup> paire d'une cellule toute neuve cramponnée aux profondeurs utérines de Joséphine Robinet, dite Fifine, plantureuse commère domiciliée au quatrième étage d'un immeuble qui en comptait cinq, vers le milieu de la rue des Brasseurs. Cette malheureuse erreur de calcul décida définitivement du destin du petit être qui devait naître neuf mois plus tard de cette cellule primitive, laquelle entreprit aussitôt de se dupliquer, et ce à une vitesse prodigieuse.

Ce mécompte échappa totalement à Fifine, qui ne gardait nul souvenir de la nuit précédente, pas même d'avoir été bousculée par l'effusion aussi décidée que maladroite de son époux devant les hommes à défaut de l'être devant Dieu, le nommé Jules Malacort, ouvrier souffleur aux verreries d'Herbatte. Comme Fifine était d'un naturel peu commode et lui rendait à tout le moins cent livres, Jules, tel le mâle de la mante religieuse, n'approchait qu'avec une prudence de sioux cette moitié que l'on eût plus justement nommée son trois-quarts, et de préférence après que le pekot les eut rendus, lui plus téméraire, elle plus tendre, car elle avait l'alcool doux et larmoyant.

– Aïe, avait annoncé le médecin, neuf mois plus tard et sans ménagement, ce sera un idiot congénital.

Jules avait ouvert de grands yeux, troublé de ce mot de congénital dont le sens lui échappait mais où il sentait comme une sonorité obscène.

– Un mongolien, si vous préférez !

Jules ne préférait pas, mais il avait pris l'air entendu de celui pour qui tout s'éclairait soudain et n'avait pas posé d'autre question. Il possédait un vieux dictionnaire dont il se servait tous les dimanches, non par quelque velléité d'érudition mais plus prosaïquement pour hausser le miroir devant lequel il se faisait la barbe. Il menait ce viril cérémonial avec sa coutumière précision du geste et concluait en se taillant la moustache, qu'il portait gauloise et conquérante.

– Mongol, Mongolie, avait-il déchiffré après une longue recherche : province de l'empire chinois partagée entre montagnes, steppes et déserts.

Poussant plus loin son investigation, il apprit qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, un terrible conquérant du nom de Gengis Khan était sorti soudain de ces contrées désolées pour se tailler un immense empire.

– Djandji'scane, Djandji'scane, répéta-t-il à sa manière, regardant avec perplexité le singulier rejeton que le Ciel lui avait donné.

On baptisa Jean et l'on surnomma Djandjan le petit garçon. Il avait les cheveux raides et bruns, les yeux bridés, la face large et plate, les joues rondes, le teint un peu jaunâtre. On avait hésité à le placer en maison comme le recommandait le médecin, qui avait promis bien des déboires aux parents, mais Joséphine en avait décidé autrement avec l'autorité impavide et définitive qu'elle avait en toute chose : sa propre mère habitait dans le voisinage, elle s'occuperait de l'enfant quand ses parents seraient à l'usine. Ils n'eurent pas à s'en repentir, car jamais enfant ne fut plus paisible et souriant.

Certes, il parla tard et avec peine, mais c'était de peu d'importance en une famille où l'on ne pratiquait guère la rhétorique. Il marcha plus difficilement encore, car il avait le bassin inégal et avançait de guingois. On lui avait donné deux cannes, qu'il envoya définitivement au diable le jour de ses huit ans :

– *Pont dindji d'canne* !<sup>1</sup> s'écria-t-il alors, et l'on fut saisi de l'homonymie entre ce mot historique et le patronyme du fameux conquérant Djandji'scane, dont le portrait découpé d'une revue trônait sur la cheminée, comme pour rappeler à l'enfant la noblesse de son énigmatique parentèle.

Jean grandit heureux, s'amusant de rien, riant à tous. Sur un muret surplombant la Sambre à l'arrière de la maison, se trouvait un vieux tonneau sur lequel il passait des heures à tambouriner avec des airs inspirés d'artiste. Il en frappait les flancs et le couvercle, des doigts, du poing ou de la paume, se cantonnant au pianissimo quand un voisin lassé l'apostropha d'un « *Eh, inoncint, c'est bon, hein, m'fi* ! »<sup>2</sup>. Les mariniers le connaissaient, le saluaient au passage, et le garçon leur faisait de grands gestes d'amitié en réponse, qu'il ponctuait invariablement d'un roulement plus endiablé que jamais.

« Tu finiras à la verrerie », disait-on aux enfants paresseux, mais Jules Malacort n'avait jamais eu d'autre univers que l'usine d'Herbatte, pas plus que douze cents hommes, femmes et enfants qui trimaient comme lui douze heures par jour dans la fabrique d'où partaient vers le monde entier verres et cristaux. Il avait commencé à huit ans, chargé d'ouvrir et de fermer les gabarits de bois où l'on moulait le verre. À seize, il était devenu *keyeu d'botons*<sup>3</sup>, c'est-à-dire qu'il tirait du four, au bout d'une canne, la juste quantité de verre fondu. Après cela, il était passé au marbre, donnant à la pièce sa première forme grossière. Rapide carrière d'un bon ouvrier, couronnée par l'admission dans l'élite de la verrerie, le petit monde des souffleurs.

Avec sa canne longue et creuse, *li sofleû d'vère*<sup>4</sup> insuffle au cœur de la matière en fusion la bulle d'air qui lui donnera son âme. Opération délicate où le moindre reflux brûle la gorge, où toute hésitation fait manquer la pièce. À cet exercice, les joues se gonflent comme des ballons qu'il faut pouvoir simultanément emplir et vider, elles se changent en un soufflet puissant et régulier. En quelques années de cet ouvrage, les souffleurs sont reconnaissables à leurs bajoues dilatées, prolongées en des muscles saillant jusqu'au cou : Jules était fier de ces stigmates, qui seuls donnaient quelque caractère à un physique pour le reste d'une navrante banalité, taille fluette et binette en museau de souris.

Souffler n'est pas tout en cet art, il faut modeler la pièce, la lisser d'une cuiller de bois mouillé avant de la confier à l'armée des femmes, les coupeuses qui la rognent, les fletteuses qui en égalisent les bords, les rebrûleuses enfin qui la recuisent pour libérer le verre des tensions du travail. Joséphine était rebrûleuse quand Jules l'avait connue. Avec sa placidité de grosse, elle enfournait les objets soufflés d'une main sûre, et elle s'était rapidement entendue à l'échauffer, lui aussi, puis à le soulager, comme ses verres à pied, des roideurs et des crispations de sa rude journée. Il aimait sa peau laiteuse, son impassible sérénité que l'on devinait à la fois tyrannique et apaisante. Ils n'avaient pas tardé à *s'acclapper*<sup>5</sup> et il avait alors renoncé pour toujours à son libre-arbitre, comme les moines entrant à la Trappe s'en remettent tout à la fois à l'autorité du père abbé et à la toute-puissance du Seigneur.

---

<sup>1</sup> Pas besoin de canne !

<sup>2</sup> Eh, simplet, cela suffit, hein, mon garçon !

<sup>3</sup> Cueilleur de boutons.

<sup>4</sup> Le souffleur de verre.

<sup>5</sup> Se mettre en ménage.

Faut-il l'avouer ? Fifine et Jules avaient pour le genièvre du goût, de l'inclination, de la dévotion même. Ils trouvaient en cette passion commune la consolation de leurs tourments supposés, croyaient y gagner en sus force et santé.

– Prenez garde, mes amis, aimait à prononcer sentencieusement le médecin. Songez que le genièvre dispute à la phtisie le triste honneur de moissonner le plus cruellement la population ouvrière !

La population laborieuse se moquait de ces avertissements. De l'orge, du blé, du seigle, comment ces bons produits de la nature pouvaient-ils être mauvais ? À la verrerie, bien des ouvriers arrivaient le matin avec leur litron de peket, qu'ils vidaient dans la journée. Certains, qui avaient *on gosî come one tchaussète*<sup>1</sup>, en arrosaient même leur tartine de midi, s'ils ne s'amusaient à en griser les enfants et à se tenir les côtes de rire en les voyant tituber. On avait bien essayé de l'interdire, et à l'entrée de l'usine, les gardes contrôlaient bouteilles et cruchons :

– Tu n'entreras pas avec ça ! avait sévèrement annoncé l'un d'eux à un récalcitrant notoire.

– C'est ce qu'on va voir, avait rétorqué l'homme, et d'un coup, il avait mis *l'botète li cu au wôt*<sup>2</sup>, l'avait vidée d'un trait avant d'entrer et de faire sa journée comme si de rien n'était.

Depuis, on emmenait sa provision de la journée dans des récipients plus anodins et chacun faisait comme si de rien n'était. Et encore, le plus souvent, le bidon ne suffisait pas. Avant de regagner leur logis humide et fumeux, beaucoup passaient encore au café *po stron. nè on p'tit chuflot*<sup>3</sup>. Ils rognait sur la paie à coups de *mastoques*<sup>4</sup> et de gros sous, tarif du petit verre ou du grand, *met'naient tot au notaire Gozî*<sup>5</sup>. Jules cependant ne s'attardait pas, il avait hâte de rapporter à son fils de petits chevaux ou canards multicolores que les ouvriers nommaient bouzillages et qu'ils fabriquaient avec les déchets de verre, rognant sur l'heure de midi pour gagner quelques sous. Chaque fois, c'était la même fête, et tandis que Djandjan contemplait ces petites merveilles, les alignait devant lui ou les collait à son œil pour en mirer les couleurs, son père se prenait à rêver : de même qu'on roulait le verre en fusion dans des poudres d'oxydes métalliques pour le colorer, cobalt pour le bleu ou fer pour le vert, pourquoi ne donnerait-on pas des couleurs au peket ? Certainement, avec un arc-en-ciel au comptoir, du vert tendre au carmin en passant par l'azur et l'orangé, un bistrotier ferait fortune, et il s'imaginait entassant les montagnes de pièces de cuivre sans plus devoir se brûler le cuir de six heures du matin à six heures du soir...

En un temps où le peket ne pouvait prendre que la trompeuse apparence de l'eau, ce n'était là qu'utopie, intuition d'une âme artiste qui trouvait heureusement à s'exprimer d'une autre façon : Jules était musicien. Dans l'illustre compagnie de Moncrabeau, il jouait du serpent, un curieux instrument de bois recouvert de cuivre, qu'on ne pourrait d'ailleurs mieux nommer vu sa forme singulière en double S percé de six trous et surmonté, à son extrémité en forme de bocal, d'une embouchure de corne. Mais gare ! Ce n'est nullement là un engin de fantaisie, un de ces mirlitons enguirlandés auxquels se résignent dans la confrérie ceux qui ignorent la musique ! Non, le serpent est un véritable instrument dont les lettres de noblesse furent acquises aux temps anciens, et Jules tirait du sien de belles notes de baryton, un grave puissant sur lequel pouvaient s'asseoir sans vaciller toutes les fantaisies harmoniques que donnaient généralement aux exécutions du *Bia Bouquet* ses compagnons moins assurés. Qui mieux qu'un souffleur de verre pouvait faire couler dans l'ophidien chantant son souffle puissant et régulier ? Qui d'autre que Jules pouvait en extraire plus nobles sons que les meuglements d'une vache inquiète ? Personne à Namur, et

---

<sup>1</sup> Un gosier comme une chaussette.

<sup>2</sup> La bouteille le cul en l'air.

<sup>3</sup> Etrangler un petit verre.

<sup>4</sup> Pièce d'un sou, le gros sou en valant deux.

<sup>5</sup> Plaçaient tout chez le notaire Gosier.

L'homme était fier des regards admiratifs et curieux qui se posaient sur lui. Seul le violon à cornet pouvait rivaliser avec lui dans le registre de l'étrangeté, et encore...

Ah, c'est une fameuse confrérie que celle des Molons ! Plaisir et charité : jamais encore ils n'avaient failli à ces deux inséparables idéaux, et les anciens se souvenaient de leur héroïsme pendant l'épidémie de choléra de 1866. Pas de misère qu'ils ne tâchent d'adoucir, promenant en ville leur *tchirlicke*, tirelire où ils collectent les fonds, pas de fête non plus où ils n'apparaissent sur leur char en trapèze, exécutant de leurs instruments cocasses ces airs joyeux sans lesquels combats d'échasseurs et jeux de drapeaux ne seraient que moroses distractions. Mais le Molon, c'est d'abord un costume incroyable, un improbable mélange du mousquetaire et du polichinelle, cape bleue, collerette blanche triplement tuyautée, manchettes et guêtres de cuir rouge, le tout parsemé d'or et d'argent et surmonté d'un chapeau noir en cône tronqué, portant le chiffre quarante et le signe « M ». Quarante comme les académiciens, dont l'habit est à peine moins farfelu, même s'ils ne circulent pas en chariot, n'osent jouer du serpent sur leurs fauteuils de velours vert et se contentent de prononcer des discours pompeux sous les marbres de la Coupole.

Quand son père revêtait son fabuleux costume – ce qui n'était pas rare car à Namur, une fête sans les Molons est comme un baiser sans moustache – Djandjan était au comble du bonheur. Il riait, battait des mains, voulait à toute force toucher les arabesques d'or, les franges de la ceinture, et Jules s'en allait en se dandinant, comme grandi par l'habit et l'admiration de son fils. Quant à l'impassible Fifine, qui connaissait les tréfonds de son âme eût alors deviné en son œil une fugitive lueur de fierté, voire de tendresse. Le garçon en tout cas suivait partout la compagnie, il en connaissait par cœur le répertoire, en rythmait silencieusement les airs joyeux, qu'il rythmerait plus tard, et de plus bruyante façon, sur son tonneau de fer.

Le dimanche 17 août 1913 serait à Namur un jour à marquer d'une pierre blanche : le roi Albert allait y faire sa joyeuse entrée. On avait vu partout son portrait et c'était un bien beau roi que celui-là, tout jeune, tout mignon dans son uniforme, pas comme ce vieux Léopold II avec sa barbe de Sardanapale. Il n'avait pas à craindre ici la surprise qu'il avait eue un mois plus tôt à Liège, quand des énergumènes étaient venus brandir sous son nez un drapeau ridicule et inconnu marqué d'un coq rouge. Non, il n'aurait affaire à Namur qu'au bon vieux lion belge, et bien sûr aux inoffensifs Molons, qui avaient en son honneur astiqué le cuir de leur costume et repassé leurs dentelles.

La semaine était doublement faste pour les verriers, car selon la coutume, ils fêtaient alors saint Laurent. Leur protecteur céleste était un brave, familier comme eux de la chaleur de la flamme, puisqu'il avait dit au bourreau qui le passait au gril : « Ce côté est assez rôti, tourne-moi sur l'autre face ! » Toujours est-il que le peket, qui en temps ordinaire déjà connaissait aux environs d'Herbatte un généreux débit, s'écoulait alors par tonneaux entiers. De bons camarades avaient ramené Jules chez lui au milieu de la nuit, sachant qu'il aurait fort à faire le lendemain, comme il s'était plu à le leur rappeler en termes au fil des jours plus confus. Il avait sombré aussitôt dans une bienheureuse inconscience.

Au matin du grand jour, rien ne bougeait au logis Malacort quand trois Molons en grand costume vinrent frapper à la porte. Ils étaient près d'enfoncer l'huis quand Fifine vint ouvrir, la tête lourde, la mine chargée, avec un air courroucé et un regard fulminant avant-coureurs de féroces représailles. Comme un seul homme, ils reculèrent.

— Le Jules, balbutièrent-ils... Le Jules, il n'est pas prêt ?

Le visage de la maîtresse femme exprima d'abord une totale hébétude, puis une idée sembla se frayer un chemin au travers de ses circonvolutions cérébrales embrumées. Soudain, une fugitive lueur d'intelligence s'alluma dans son œil.

— *Nom di djù !* s'exclama-t-elle. *Li mè !*<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Non de D... Le Roi !

On se précipita dans la chambre conjugale. Djandjan suivit en battant des mains, tout heureux de cette visite inattendue. Le souffleur de verre gisait dans une pose que la bienséance eût réprouvée. Une maigre jambe sortait du lit, comme désarticulée, et seul un ronflement sourd attestait que la vie n'avait pas abandonné cette face livide. On secoua le joueur de serpent, en vain.

– *Il a si p'tit plumion*<sup>1</sup>, observa un des visiteurs.

– Papa, papa, cria Djandjan désespérément à l'oreille de son père et sans plus de succès.

– *On plumion ?* observa le second Molon. *Oyè, one tawe, one chique !*<sup>2</sup>

On tenta de l'asperger d'eau, mesure extrême pour un homme qui haïssait cette vile boisson. Il eut comme un soubresaut rageur avant de retomber dans une plus abyssale inconscience.

– *One fameuse chique, one chique di tos lès diâles*<sup>3</sup>, conclut le troisième homme catastrophé, *c'est autant pichi dins one banse...*<sup>4</sup>

Non, décidément, il serait impossible de ramener Jules à la vie, il en était trop loin encore. Fifine avala un verre d'eau, se recoucha et les trois compères s'en retournèrent. Ils n'auraient pas été plus désespérés s'ils avaient trouvé leur compagnon découpé en morceaux. Quoi ? Les Molons ne seraient que trente-neuf ? Et en une occasion pareille ? Ce serait de fâcheux augure pour le règne d'Albert, qui verrait à coup sûr le retour de la peste et de la famine. Pis : c'était la honte assurée pour l'antique confrérie ! Conscient de l'ampleur du drame, Djandjan pleurait à chaudes larmes.

Le soleil radieux illuminait la Grand Place, faisait briller les uniformes, suer les bêtes et transpirer les hommes, les jeunes filles bien élevées se contentant d'avoir chaud. Albert I trônait dans la tribune d'honneur aux côtés du bourgmestre Procès et du gouverneur de Montpellier, dans un méli-mélo de haut-de-forme, de plumets et de galons dorés. À vingt pas, perchés sur leur char en trapèze, les Molons s'apprêtaient à ponctuer de leurs sonorités biscornues le traditionnel combat des Mélans et des Avresses. Le directeur de l'illustre société faisait bonne figure, même s'il bouillonnait de rage contenue. Plaise au Ciel qu'il ne vienne à personne l'idée de dénombrer ses ouailles ! Justement, Leurs Majestés semblaient bien intéressées. La reine Élisabeth, que l'on savait musicienne, regardait avec intérêt le curieux aréopage. Elle glissait en souriant un mot à l'oreille du souverain, pointant vers les joyeux sociétaires un doigt qui semblait les compter. L'homme frémit, il voulut précipiter les choses, distraire d'attention générale sous un flot de notes.

À ce moment, un mouvement se fit aux premiers rangs de l'assistance. La foule compacte s'ouvrait, comme par miracle. Un Molon, il manquait un Molon, et voilà qu'il arrivait ! Le pape n'eût pas traversé avec plus d'aisance la foule qui depuis le matin se disputait âprement chaque pavé, tant est grande à Namur l'autorité de la confrérie. Il franchit la haie des soldats, courut en claudiquant jusqu'au pied du char, une large marmite sous le bras. Le maestro crut défaillir. Ce n'était pas Malacort, ce damné Malacort. Qui était-ce donc ? Le bruit courut parmi ses collègues : c'était Djandjan, *l'inocint, le mâ'rtoqué* !<sup>5</sup> Le garçon avait subtilisé le glorieux uniforme de son père, il allait prendre sa place. Que faire ? Chasser l'usurpateur au prix d'un scandale ? Non, on le hissa, et aussitôt éclata la musique des trompettes, fifres et mirlitons.

---

<sup>1</sup> Il a sa petite cuite.

<sup>2</sup> Une tannée, une tamponne.

<sup>3</sup> Une fameuse cuite, une cuite de tous les diables.

<sup>4</sup> Autant pisser dans un panier.

<sup>5</sup> Le simplet, l'anormal.

Ah, qui dira la joie du fils Malacort martelant sur sa casserole ces rythmes qu'il connaissait par cœur ! Sans doute, cela ne valait pas son tonneau, mais qu'importe, le cœur y était. Un moment inquiet, le chef se rassura. Il sentait derrière lui monter l'enthousiasme populaire, se réjouissait déjà d'en recueillir l'ovation. Il ne voyait pas que la foule n'en avait que pour cette recrue inattendue.

À la fin du *Bia Bouquet*, ce fut du délire. Et quand le roi descendit de la tribune pour congratuler les artistes, il vint à Djandjan et lui demanda son nom.

— *Djandji'scanne, Djandji'scanne, mais dji n'a pont dindji d'canne !* répondit le garçon, avant de confier au souverain interloqué : *C'est m'pa qui a cor fé on nouvin.ne. Vaut mia ièsse sô qu'sot, on-z-è pus rate rifaît !*<sup>1</sup>

Et le garçon souleva son chapeau, avec un beau rire qui lui traversa le visage jusqu'aux oreilles.

Marc Ronvaux

---

<sup>1</sup> Je n'ai pas besoin de canne. C'est mon père qui a encore fait une neuvaine. Mieux vaut être saoul que sot, on est plus vite remis !